

AUGUSTIN THIERRY

Historien français
(1795-1856)

«*Homère de l'histoire de France*» (Chateaubriand, 1831), père de la science historique moderne et tête de file des historiens romantiques, Augustin Thierry est né à Blois le 10 mai 1795, dans un milieu plutôt modeste. Son père, Jacques Thierry (1763-1836), chantre-musicien à la cathédrale de Blois, est employé de bureau et terminera sa carrière à la bibliothèque municipale; sa mère est fille d'artisans. À l'école, Augustin se révèle très vite un élève surdoué, doté d'une mémoire prodigieuse. C'est au collège de Blois que naît sa vocation d'historien, à la lecture des *Martyrs* de Chateaubriand. Entré à l'École normale en 1811, il est envoyé deux ans plus tard comme régent ès lettres au collège de Compiègne.

La chute de l'Empire le ramène à Paris, où Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon, l'engage comme secrétaire. De 1814 à 1817, le jeune homme vivra dans l'intimité du philosophe, travaillant à documenter et à mettre en forme la pensée du maître, dont il se proclame le «fils adoptif». Cette collaboration lui vaut d'être révoqué de son poste d'enseignant par le ministre de l'Intérieur. Disciple du Saint-Simon première manière, apôtre de l'industrialisme, Thierry fréquente de près les milieux libéraux. Cependant, il ne suivra pas son père spirituel dans la voie du progressisme politique et social, préférant s'en tenir à un libéralisme certes militant mais plus classique. Il s'affilie au carbonarisme, fréquente le salon du duc de Broglie, où il rencontre notamment Guizot, et l'entourage de La Fayette, où il retrouve son ami, le peintre Ary Scheffer.

Après avoir quitté Saint-Simon, il collabore au *Censeur européen* de Charles Comte et Charles Dunoyer, organe de combat qui disparaît avec le rétablissement de la censure en 1820, et ensuite au *Courrier français*, lui

aussi rangé dans l'opposition. Parallèlement à son travail de journaliste, il s'oriente de plus en plus vers l'histoire. Il publie de 1817 à 1819 une série d'articles sur les révolutions d'Angleterre et des comptes rendus d'ouvrages d'histoire, où domine encore la partialité du pamphlétaire. Mais en découvrant les travaux et surtout les sources sur l'histoire britannique, il commence à s'intéresser aux documents concernant son propre pays et se forge une nouvelle conception de l'histoire, fondée sur une meilleure connaissance des sources originales et sur l'application d'une méthode réellement scientifique. Fustigeant les historiens de son temps, il préconise avec vigueur une rénovation profonde de la science historique dans ses *Lettres sur l'histoire de France*, publiées dans le *Courrier français* en 1820-1821.

Pour des questions de droits,
cette image n'a pas été reproduite.
Elle est disponible dans la version papier.

Antoine Etex (1808-1888), Buste d'Augustin Thierry.
Blois, Musée des Beaux-Arts.

Sa philosophie de l'histoire, les sujets qu'il choisit, son style d'écriture, tout se situe dans le droit fil du romantisme. Critiquant l'érudition sèche et terne de l'historiographie contemporaine, il ne craint pas d'appeler l'imagination, voire la « divination », à la rescousse de l'intellect. Ainsi, à propos des anciennes chroniques irlandaises, il écrit en 1819: « *C'était un commentaire vivant, qui plaçait la réalité en face de mes conjectures, et m'indiquait la route que je devais suivre, si je voulais, sans péril pour la vérité, appeler dans mon travail l'imagination à l'aide des facultés logiques, et joindre quelque peu de divination à la recherche et à l'analyse des faits* »¹. Fortement influencé par Walter Scott, dont il vante le don de « voyance », il veut pénétrer l'intimité des hommes et des sociétés du passé, les faire revivre dans des récits animés, véritables fresques dans lesquelles la couleur locale, le pittoresque trouvent leur place. L'historien se fait peintre. Thierry est l'un des premiers en Europe à s'engager résolument dans cette voie nouvelle, que Michelet portera aux sommets.

Afin de se consacrer exclusivement à l'histoire en mettant ses théories à l'épreuve, il abandonne le *Courrier français* – et le journalisme – en janvier 1821 et se lance à corps perdu dans des recherches intenses sur l'histoire d'Angleterre à l'époque de Guillaume le Conquérant. Parcourant des centaines de volumes, il éprouve au contact de cette énorme masse documentaire une sensation quasi mystique: « *À force de dévorer les longues pages in-folio, [...] mes yeux acquièrent une faculté qui m'étonna, [...] celle de lire, en quelque sorte, par intuition, et de rencontrer presque immédiatement le passage qui devait m'intéresser. La force vitale semblait se porter tout entière vers un seul point. Dans l'espèce d'extase qui m'absorbait intérieurement, pendant que ma main feuilletait le volume ou prenait des notes, je n'avais aucune conscience de ce qui se passait autour de moi. [...] je n'entendais rien, je ne voyais rien; je ne voyais que les apparitions évoquées en moi par ma lecture* »².

En 1825, il publie l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, qui développe

l'un des thèmes centraux de son œuvre, le conflit entre la « race » des vainqueurs et la « race » des vaincus. L'ouvrage connaît un grand succès, mais son auteur n'est guère en mesure de le savourer. Épuisé par quatre années de labeur acharné, il est presque aveugle et tient à peine sur ses jambes. Il a dû recourir à un secrétaire pour achever la *Conquête*, assistance dont il ne pourra plus se passer désormais. Le repos et des séjours dans le Midi lui rendent quelque force, mais la cécité s'installe, inexorablement. Visitant les monuments de Languedoc et de Provence avec son confident, l'érudite Claude-Charles Fauriel, il évoque une ultime expérience visuelle: « *j'avais tout juste assez de vue pour me conduire; mais en présence des édifices ou des ruines, dont il s'agissait de reconnaître l'époque ou de déterminer le style, je ne sais quel sens intérieur venait au secours de mes yeux. Animé par ce que j'appellerais volontiers la passion historique, je voyais plus loin et plus nettement. Aucune des lignes principales, aucun trait caractéristique ne m'échappait, et la promptitude de mon coup d'œil, si incertain dans les circonstances ordinaires, était une cause de surprise pour les personnes qui m'accompagnaient. Telles sont les dernières notions que m'ait procurées le sens de la vue; un an après, cette jouissance, si bornée, et pourtant si vive encore pour moi, ne m'était plus permise; tout reste de vision avait disparu* »³.

Il se remet pourtant au travail, grâce au soutien financier de ses amis et à une pension de Charles X, inattendue pour un opposant au régime des Bourbons. En 1827, il publie les *Lettres sur l'histoire de France*, édition remaniée et largement augmentée des *Lettres* parues dans le *Courrier français*.

1 A. Thierry, *Dix ans d'études historiques*, 10^e éd. revue et corrigée, Paris, Furne, Jouvet et C^{ie}, 1866, p. 8-9. La première édition a été publiée à Paris, chez Just Tossier, en 1835.

2 A. Thierry, *Dix ans d'études historiques...*, p. 14.

3 A. Thierry, *Dix ans d'études historiques...*, p. 18-19.

Une seconde édition paraît l'année suivante et Thierry se met en quête d'un siège académique, mais la maladie interrompt brutalement ses travaux en septembre. Comme l'indique son journal de santé, «*En 1828, il est dans l'impossibilité de distinguer aucun objet [...] il entrevoyait encore quelques portions de mur et la blancheur du ciel. [...] En 1829, la vision cesse tout à fait*»⁴. La cécité d'Augustin Thierry est attribuée aux années de labeur intense qu'il a consacrées à son œuvre, faisant de lui un martyr de la science. En réalité, son mal n'a pas été diagnostiqué correctement. Les connaissances médicales ne permettent pas alors d'établir le lien entre la perte de la vision et d'autres troubles importants dont souffre l'historien, à savoir des troubles de la miction, une diminution de la sensibilité cutanée, des plaques d'analgésie et d'anesthésie à différents endroits du corps, des douleurs intermittentes, parfois violentes, la parésie croissante des membres inférieurs. En 1827, il souffre d'étourdissements «*précédés de violents battements de cœur, et accompagnés d'une suppression totale de la vue*»⁵. Ces symptômes et en particulier l'abolition des réflexes pupillaires – le signe d'Argyll Robertson, décrit en 1868 – ne laissent aucun doute sur l'origine syphilitique de ces troubles. La précision du journal de santé d'Augustin Thierry a permis de diagnostiquer a posteriori un tabès dorsal dû à une syphilis contractée vraisemblablement vers l'âge de dix-huit ans⁶.

Du vivant de Thierry, seul Stendhal semble avoir deviné la vérité. L'auteur de *La Chartreuse de Parme* laisse dans ses *Souvenirs d'égotisme* (1832) un portrait peu amène de l'historien, qu'«*un vice de collègue [...] a fait aveugle*»⁷. Thierry et son entourage n'ont en tout cas jamais envisagé – ou voulu envisager – cette possibilité, certes moins glorieuse, mais qui aurait mené à un traitement plus approprié, d'autant qu'il s'agit d'une maladie contagieuse. L'historien vivra encore trente ans dans des conditions parfois très pénibles, mais sans que ses facultés intellectuelles soient atteintes, ce qui est remarquable.

Élu le 7 mai 1830 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, Augustin Thierry place de grands espoirs dans la monarchie de Juillet. La plupart de ses amis politiques connaissent leur heure de gloire, mais lui-même doit patienter encore quelques années pour en jouir à son tour. En 1834, Guizot, ministre de l'Instruction publique, lui offre la direction d'un recueil de documents inédits sur le rôle du tiers état, destiné à figurer parmi les «*monuments*» de l'histoire de France. Son état de santé l'empêchera d'entamer ces travaux avant 1836. En 1835, le duc d'Orléans le nomme à la tête de sa bibliothèque, distinction honorifique certes, mais qui lui assure une reconnaissance supplémentaire et un revenu non négligeable. Tout en dirigeant l'entreprise du *Recueil des monuments de l'histoire du tiers état*, il poursuit ses propres travaux, où son talent de prosateur fait à nouveau merveille. De 1832 à 1835, il publie dans la *Revue des Deux Mondes* des *Nouvelles lettres sur l'histoire de France*, qu'il rassemblera en un seul volume paru en 1840 sous le titre *Récits des temps mérovingiens, précédés de Considérations sur l'histoire de France*. L'ouvrage séduit un large public et s'attire les faveurs de la critique. Le 13 mai, l'Académie française lui décerne le prix Gobert à vie, fait unique dans les annales de l'illustre assemblée. L'historien aveugle renoue avec le succès qu'il a connu quinze ans plus tôt.

4 Cité par Anne Denieul-Cormier, *Augustin Thierry. L'histoire autrement*, Paris, Publisud, 1996, p. 266.

5 Cité par A. Denieul-Cormier, *Augustin Thierry...*, p. 261.

6 Sur ce diagnostic posé par Mirko Grmek, historien de la médecine bien connu, voir A. Denieul-Cormier, *Augustin Thierry...*, p. 262. Le tabès, devenu rare aujourd'hui, est fréquemment associé à la cécité (*Encyclopaedia universalis. Thesaurus-index*, Paris, Encyclopaedia Universalis, 1990, p. 3372; *Dictionnaire des termes de médecine*, 22^e éd. revue et augm., Paris, Maloine, 1989, p. 72 et 487; *Dictionnaire de médecine Flammarion*, 3^e éd., Paris, Médecine-Sciences/ Flammarion, 1989, p. 73 et 777).

7 Stendhal, *Œuvres intimes (Bibliothèque de la Pléiade, 109)*, Paris, Gallimard, 1955, p. 1455.

Cette résurrection, Augustin Thierry la doit en grande partie au dévouement de sa femme, Julie de Quérangal, qu'il a épousée en 1831. Celle-ci, par ses encouragements et son assistance, lui rend le goût de l'écriture. L'homme de lettres Désiré Nisard témoigne qu'elle est «venue offrir à l'écrivain aveugle, sa main, son cœur, son esprit, ses nuits et ses jours, pour le veiller, le soutenir, lui faire voir par ses yeux, marcher par ses pieds, écrire par sa main, qui s'est absorbée et confondue en lui»⁸. Il se réinstalle enfin à Paris en 1835, bien décidé à remplir ses engagements envers le gouvernement. Julie, son «Antigone», ouvre un salon afin de lui rendre «l'illusion de sa vie passée, lui faire oublier ses souffrances, lui constituer un milieu agréable, l'entourer de cette atmosphère si nécessaire au bonheur d'un artiste et, par l'échange mutuel des idées indispensable aux grands esprits, l'arracher à la pire des solitudes, la solitude intellectuelle»⁹. Le salon reçoit peu de monde à la fois, mais les hôtes sont de qualité: Jules Michelet, Victor Cousin, Henri Martin, Auguste Mignet, Abel-François Villemain, Désiré Nisard, les frères Scheffer, la princesse Cristina Belgiojoso, etc.

En suivant un emploi du temps minutieusement ordonné, l'historien retrouve alors un rythme de travail comparable à celui d'avant la maladie. Trois fois par semaine, il travaille avec ses collaborateurs des *Monuments inédits*, une petite équipe de jeunes charitistes. Contrairement aux apparences, la cécité est l'infirmité dont il s'accommode le mieux. Dans une lettre à l'historien américain William Prescott, qui souffrait de cécité intermittente et lui demandait conseil, il décrit sa méthode de travail: «Ma façon de travailler est la même qu'au temps où j'avais l'usage de mes yeux, si ce n'est que je dicte et me fais lire. Je me fais lire tous les matériaux que j'emploie, car je ne m'en rapporte qu'à moi-même pour l'exactitude des recherches et le choix des notes. Il résulte de là une certaine perte de temps; le travail est long, mais voilà tout; je marche lentement, mais je marche. Il n'y a qu'un moment difficile, c'est le passage

subit de l'écriture manuelle à la dictée. Quand une fois ce point est gagné, on ne trouve plus de véritables épines»¹⁰. La formule de Thierry, «faire amitié avec les ténèbres»¹¹, n'est donc pas un vain mot. Toutefois, une telle sérénité est le fruit d'un équilibre fragile. Fin mai 1844, son épouse est mourante. Il confie à Chateaubriand: «Il n'y a pas pour moi de refuge au désert; la cécité est une solitude plus grande que celle du cloître; j'y étais quand j'ai rencontré ma chère Julie; par elle, j'ai vécu treize ans de la vie de tout le monde, je n'avais plus conscience de ce qui me manquait; mes années de jeunesse et de santé ne sont rien dans mon souvenir, je ne compte que le temps que j'ai passé aveugle à côté d'elle»¹².

Thierry reprend malgré tout le travail, grâce au soutien de ses amis, en particulier la princesse Belgiojoso. En 1845, le premier volume du *Recueil des monuments inédits de l'histoire du tiers état* est envoyé à l'imprimeur. Il sortira cinq ans plus tard, en même temps qu'une première version, destinée à un public restreint, de l'*Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du tiers état*. Cette synthèse destinée à accompagner le *Recueil* est la dernière expression qu'il donnera à sa théorie du conflit entre conquérants et conquis. Publiée en 1853, elle restera inachevée. La chute de ses amis politiques en 1848

8 D. Nisard, *Mélanges. 1. Souvenirs de voyage*, Paris, Delloye et Lecou, 1838, p. 231, cité dans A. Denieul-Cormier, *Augustin Thierry...*, p. 315.

9 Lettre de Julie Thierry à son père l'amiral de Quérangal, dans Augustin Augustin-Thierry, *Augustin Thierry (1795-1856) d'après sa correspondance et ses papiers de famille*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1922, p. 163-164.

10 A. Augustin-Thierry, *Augustin Thierry (1795-1856) d'après sa correspondance...*, p. 161-162.

11 Cité par A. Denieul-Cormier, *Augustin Thierry...*, p. 247.

12 Lettre de A. Thierry à Chateaubriand, Paris, le 19 mai 1844, dans A. Augustin-Thierry, *Augustin Thierry (1795-1856) d'après sa correspondance...*, p. 302.

lui causent quelques soucis. Orléaniste jusqu'au bout des ongles, il refusera toute allégeance au Second Empire.

Thierry va consacrer les dernières années de sa vie à une ultime révision de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*. Des voix s'élèvent, en effet, pour critiquer son point de vue sur le rôle de l'Église dans la France médiévale. Il est d'abord la cible des attaques d'un pamphlétaire, Léon Aubineau, qui publie en 1851 un ouvrage intitulé *M. Augustin Thierry, critique générale et réfutation*¹³. Aubineau, chartiste et ancien archiviste d'Indre-et-Loire, est rédacteur en chef de *L'Univers*, feuille de combat ultramontaine dirigée par Louis Veillot. Le ton – faut-il s'en étonner? – est venimeux: «Rien dans les diatribes de Voltaire contre l'Église ne surpasse peut-être en audace et en artifice le récit, que fait M. Thierry, de l'entreprise de Saint-Grégoire et des travaux de Saint-Augustin». Accusant l'historien d'avoir «falsifié sciemment les textes», il conclut perfidement: «la cécité physique de l'infirme était le signe vivant de sa cécité spirituelle»¹⁴. Ernest Renan prendra la défense de son maître dans les colonnes du *Journal des débats*. Toutefois, Thierry reste ouvert aux critiques formulées dans un esprit plus scientifique par d'autres historiens et accepte de se remettre en cause. Sollicitant la collaboration de nombreux érudits français et étrangers, il rassemble une masse impressionnante de documents. La dixième édition de l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre* sera achevée par son frère Amédée avec l'aide de Henri Martin et publiée en 1860.

Ayant jeté ses dernières forces dans le travail, Augustin Thierry meurt le 22 mai 1856. Le peintre aveugle de l'histoire de France était resté fidèle à ces lignes écrites le 10 novembre 1834, à la fin de sa préface de *Dix ans d'études historiques*: «Si, comme je me plais à le croire, l'intérêt de la science est compté au nombre des grands intérêts nationaux, j'ai donné à mon pays tout ce que lui donne le soldat mutilé sur le champ de bataille.

Quelle que soit la destinée de mes travaux, cet exemple, je l'espère, ne sera pas perdu. Je voudrais qu'il servît à combattre l'espèce d'affaissement moral, qui est la maladie de la génération nouvelle; qu'il pût ramener dans le droit chemin de la vie quelqu'une de ces âmes énervées qui se plaignent de manquer de foi, qui ne savent où se prendre et vont cherchant partout, sans le rencontrer nulle part, un objet de culte et de dévouement. Pourquoi se dire avec tant d'amertume que, dans le monde constitué comme il est, il n'y a pas d'air pour toutes les poitrines, pas d'emploi pour toutes les intelligences? L'étude sérieuse et calme n'est-elle pas là? et n'y a-t-il pas en elle un refuge, une espérance, une carrière à la portée de chacun de nous? Avec elle, on traverse les mauvais jours sans en sentir le poids, on se fait à soi-même sa destinée; on use noblement sa vie. Voilà ce que j'ai fait et ce que je ferais encore si j'avais à recommencer ma route; je prendrais celle qui m'a conduit où je suis. Aveugle, et souffrant sans espoir et presque sans relâche, je puis rendre ce témoignage, qui de ma part ne sera pas suspect: il y a au monde quelque chose qui vaut mieux que les jouissances matérielles, mieux que la fortune, mieux que la santé elle-même, c'est le dévouement à la science»¹⁵.

Bibliographie

Augustin Thierry, «Préface», dans idem, *Dix ans d'études historiques*, 10^e éd. revue et corrigée, Paris, Furne, Jouvot et C^{ie}, 1866, p. 1-24.

¹³ Paris, Bibliothèque Nouvelle, 1851. En 1879, une seconde édition sera publiée sous le titre *M. Augustin Thierry, son système historique et ses erreurs*, à Paris, par la Société générale de librairie catholique, ancienne maison Victor Palme, éditeur des bollandistes.

¹⁴ Cité par A. Denieul-Cormier, *Augustin Thierry...*, p. 410-411.

¹⁵ A. Thierry, *Dix ans d'études historiques...*, p. 23-24.

Guigniaut, «Thierry (Jacques-Nicolas-Augustin)», dans *Biographie universelle (Michaud) ancienne et moderne...*, nouv. éd. revue et augm., t. XLI, Paris, C. Desplaces, s.d. [ca 1860], p. 360-370.

F. Hofer (dir.), *Nouvelle biographie générale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, t. XLV, Paris, Firmin Didot Frères, 1866, col. 164-170.

Augustin Augustin-Thierry, *Augustin Thierry (1795-1856) d'après sa correspondance et ses papiers de famille*, Paris, Plon-Nourrit et C^e, 1922.

Dictionnaire des lettres françaises. Le dix-neuvième siècle, t. II, Paris, Fayard, 1972, p. 449-451.

Philippe Van Tieghem (dir.), *Dictionnaire des littératures*, 2^e éd., t. IV, Paris, Quadrige/PUF, 1984, p. 3906.

Ph. Ratte, «Thierry Jacques Nicolas Augustin (1795-1856)», dans J.-P. de Beaumarchais, Daniel Couty, Alain Rey (dir.), *Dictionnaire des littératures de langue française*, Paris, Bordas, 1987, p. 2464-2465.

Jacques Brosse, «Thierry Jacques Nicolas Augustin», dans Laffont-Bompiani, *Dictionnaire biographique des auteurs de tous les temps et de tous les pays*, t. IV, Paris, Bouquins/Robert Laffont, 1988, p. 491-492.

Anne Denieul-Cormier, *Augustin Thierry. L'histoire autrement* (coll. *La France au fil des siècles*), Paris, Publisud, 1996.

BRUNO LIESEN